

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 18 (1950)  
**Heft:** 3  
  
**Artikel:** Ombres  
**Autor:** Belleval, Guy de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-567939>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 31.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Ombres

Par Guy de Belleval

— Viens! Mais viens donc! me dit-il un peu impatienté de mon hésitation.

C'est un fait, je n'aurais pas dû le suivre, mais sur le moment je ne vis que ses yeux au reflet d'une telle volonté, qu'aucune force, aucun raisonnement n'auraient pu m'empêcher d'aller avec lui.

Au bord du fleuve, nous avons marché longtemps. Il y avait comme une musique qui le guidait. On aurait dit un air de flûte. Je l'entendais très fort dans ma tête; et ses yeux toujours étaient là. Il y avait l'eau où j'aurais pu m'échapper, mais je n'y pensais même pas.

Nous avons marché ainsi jusqu'à la fin du jour! Je ne sentais pas la fatigue, quant à lui, il était semblable à ce que je l'avais connu, solide, un peu sauvage et grand, très grand.

Et puis il y avait ses yeux. Il était très difficile, presque impossible de pouvoir penser à autre chose.

La ville devait être loin derrière nous. Le fleuve était à ma gauche, avec une rive de l'autre côté. Une rive inaccessible. Sur la droite, c'était la forêt, puis la montagne comme une barrière. Je n'osais poser de question. Je ne savais sans doute plus les poser. Et puis à quoi bon parler?

C'est lui qui me dit:

— Nous allons beaucoup plus loin!

Sa voix était neutre, calme, tranquille, comme la première fois, quand j'avais vu ses yeux un soir à la ville. Ce soir là, il y avait aussi le fleuve, mais avec tant de possibilités autour qu'il n'avait absolument rien de commun avec cette eau presque morte qui nous suivait sans un bruit, sans un chant, sans un regard.

Il me dit:

Es-tu fatigué?

Je fis non de la tête. Nous continuâmes de marcher avec la nuit. Les choses essayaient bien autour de nous de prendre un autre sens, mais cela ressemblait à une mascarade, et je n'arrivais pas à y croire. Nous arrivâmes sur le bord d'une clairière.

Il parla encore:

— Nous allons quitter le fleuve maintenant.

Il y avait sous chaque pas cette herbe courte qui cache des millions de vies et que j'écrasais sans savoir. Lui, il avait l'air de vouloir éviter les fourmis quand il y en avait. Je ne m'en aperçus que lorsque nous arrivâmes à l'autre bout de la clairière.

Le soleil s'était levé et couché trois fois depuis que nous y étions. Je ne sais pourquoi cela me frappa, mais je me rappelle maintenant que c'est la première pensée que j'eus depuis le départ. Cette fois

nous pénétrâmes sous les arbres. Ils étaient très grands et je ressentis une impression de fraîcheur que j'attendais inconsciemment depuis que nous avions quitté le fleuve. Cependant plus rien de vivant n'existait ici. Il n'y avait ni oiseau, ni écureuil, ni la plus petite source. C'est à peine si je remarquais la différence entre le lever et le coucher du soleil. Le soleil était très loin, beaucoup plus loin qu'avant et je n'en éprouvais plus le besoin.

Il me dit :

Le soleil reviendra quand nous serons sur la montagne.

Ses yeux avaient gardé toute leur lumière, et rien d'autre ne m'apparut. Peut-être y eut-il de l'eau, car j'entendis comme le bruit d'une source, mais nous avons continué à marcher. La lumière revint comme un coup de poing.

Il dit :

Maintenant nous allons bientôt arriver.

Nous avons contourné de gros rochers, puis nous avons monté pendant de longues heures.

Reposes-toi ! me dit-il quand nous fûmes arrivés au haut de la montagne.

La chaleur dépensait une brume sur tout le vaste panorama qui était autour de moi. Nous étions terriblement séparés du fleuve, de la clairière, de la forêt. Il était même impossible d'imaginer qu'il y eut quelque part en bas la ville que nous avions quittée.

Il me dit encore :

— Je vais t'expliquer.

Mais il ne parla plus pendant très longtemps.

Je pris conscience de ma fatigue qui était grande, mais je ne voulais pas m'endormir. Je m'assis. Il resta debout. Il avait l'air de chercher quelque chose. Ses yeux avaient la légèreté impénétrable de la brume.

Il va venir. Il ne peut plus tarder maintenant !

Je mis ma tête dans mes mains. Je me sentais terriblement lourd de tout ce qui m'avait écrasé pendant notre route. C'est en me retournant que je les vis. L'autre était arrivé et ils étaient tous deux assis près d'un grand feu de branches mortes. Ils fumaient sans parler. Celui qui était arrivé, durant mon engourdissement, lui était semblable. Lorsque la nuit fut tout à fait tombée, celui que je ne connaissais pas dit :

Pourquoi l'as-tu amené jusqu'ici ?

Je ne lui répondit pas, mais à moi il dit :

— Veux-tu continuer encore ?

J'hésitais avant de lui répondre, alors il dit :

— Tu peux encore retourner d'où nous venons. Tu as jusqu'à l'aube pour réfléchir.

Mais il savait que j'étais incapable de réfléchir.

Nous sommes repartis avec la fin de la nuit. L'autre n'était plus là. Par la suite, nous en rencontrâmes souvent, au moment de nos

haltes qui devenaient plus fréquentes. Beaucoup s'étonnaient de ma présence. Mais jamais il ne la leur expliqua. Ils finirent par ne plus poser la question. Chaque fois nous repartions seuls.

L'autre côté de la montagne était en pentes douces, avec une forte odeur de pins et de petites fleurs de montagne. En bas, il y avait un lac.

Il me dit :

— Baignes-toi et vas t'étendre au soleil !

Comme il était chaud ce soleil, sans être accablant. Il réchauffait sans brûler. Je pouvais le regarder très longtemps et je constatais que cela ne me faisait pas mal aux yeux. Tout était clair, tout était joyeux, mon sang devenait de plus en plus chaud. Je me sentis fort. Je me retournais brusquement pour trouver ses yeux et lui communiquer ma joie, mais il avait disparu comme les autres, aux lendemains de nos haltes. Je ne compris pas tout d'abord ce qui se passait en moi. Il y eut une rupture, et quelque chose qui s'écoule lentement. Rien n'avait le même langage.

La ville était là, tout près. J'y entraï en remontant doucement le fleuve qui traînait son eau verte comme une musique.

---

## *Parallèle*

Lorsque les jeunes gens, entre eux,

Ont un peu trop de sympathie,

On dit que ce travers scabreux

Tiendrait de l'homéopathie.

— Oui, m'affirmait un converti,

Pour nous, la devise idéale

N'est-elle pas, sans contredit :

Traiter le mâle par le mâle ?

La formule de ce dandy

Peut provoquer des algarades :

On sait ainsi qu'il agrandit

Le cercle de ses camarades...

Sévérin Marc.